Document generated on 10/11/2024 11:16 p.m.

Études littéraires africaines

ARNOLD (Markus), DUBOIN (Corinne), MISRAHI-BARAK (Judith), eds., *Borders and Ecotones in the Indian Ocean : Cultural and Literary Perspectives*. Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones, 2020, 332 p. – ISBN 978-2-367-81357-8

Sushma Dusowoth

Number 53, 2022

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1091425ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1091425ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Dusowoth, S. (2022). Review of [ARNOLD (Markus), DUBOIN (Corinne), MISRAHI-BARAK (Judith), eds., *Borders and Ecotones in the Indian Ocean : Cultural and Literary Perspectives.* Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones, 2020, 332 p. – ISBN 978-2-367-81357-8]. *Études littéraires africaines*, (53), 169–171. https://doi.org/10.7202/1091425ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2022

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ARNOLD (Markus), DUBOIN (Corinne), MISRAHI-BARAK (Judith), eds., *Borders and Ecotones in the Indian Ocean : Cultural and Literary Perspectives.* Montpellier : Presses universitaires de la Méditerranée, coll. Horizons anglophones, 2020, 332 p. – ISBN 978-2-367-81357-8.

Abordant la très récente et foisonnante thématique de l'écotone, cet important ouvrage se focalise sur l'espace de l'océan Indien en passant par l'Inde, les îles de l'archipel Mascareignes et Madagascar, avant d'effleurer la Caraïbe et la Polynésie. Traitant de thématiques aussi variées que l'histoire, la géopolitique et les enjeux environnementaux, ce volume, d'une lecture aisée, est composé de quatorze articles de chercheurs et chercheuses issus de domaines différents ainsi que d'un entretien avec l'auteure mauricienne Shenaz Patel.

Rassemblant cinq contributions, le chapitre d'ouverture se concentre sur le lien qui existe entre la terre et l'univers marin. Atypique, l'article de Meg Samuelson se penche sur le « *coastal thought* » (p. 29), autrement dit la « pensée côtière », et se laisse porter au gré des flots, des vagues et du vent. En exploitant la structure et la définition des mots commençant par la lettre « C », Samuelson nous plonge dans l'histoire, la culture et le monde littéraire de l'océan Indien. Poursuivant dans cette direction, Ritu Tyagi analyse le roman *Made in Mauritius* (2012) d'Amal Sewtohul. Centré sur la notion de la spatialité « *as social and cultural productions* » (p. 53), cet article met en exergue le rôle du conteneur maritime (« *shipping container* », p. 54) qui se fait subrepticement protagoniste dans le roman pour devenir partie intégrale de la narration. Doté de la capacité d'établir des zones de contact pouvant résister aux structures de l'autorité, ce conteneur détient aussi le pouvoir de se muer en site de résistance, favorisant ainsi l'évolution des identités globales et diasporiques. Valérie Magdelaine, quant à elle, ne partage guère cette image utopique de l'univers marin. En effet, la présence de la mort est palpable dans son article : pour elle, les plages évoquent le drame humain qui frappe « les migrations contemporaines » (p. 71), surtout « dans les littératures du sud-ouest de l'océan Indien » (p. 71). En choisissant de mettre en exergue l'aspect effrayant et dangereux de la mer, l'auteure prévient contre « toute proposition de lecture idéaliste des mers » (p. 74), où se joue « la tension entre l'invisible et le visible » (p. 83). Elisa Huet, enfin, tente de redessiner « la compréhension spatiale de l'océan Indien » (p. 93) en établissant un parallèle entre l'île et l'océan. Selon elle, il est impossible d'occulter la « dimension mythique » (p. 97) de l'océan puisqu'il habite et influence tous ceux qui évoluent dans ses alentours. Source de richesse, il peut aussi devenir « anthropophage », dévorer « les mémoires et les humains » et engloutir la terre (p. 98). Par cette représentation macabre, l'auteure rejoint V. Magdelaine dans la remise en cause d'une représentation idyllique de l'univers marin dans la littérature.

La deuxième partie de l'ouvrage gravite autour de la relation entre l'humain et le non-humain et fait entendre la voix des marginalisés, rejetés et oubliés de la société. L'écotone comme véritable zone de contact est une fois de plus mis en relief, car il a le pouvoir de rendre visibles les invisibles. Annu Jalais rappelle ainsi l'importance d'appréhender le monde d'aujourd'hui sous différentes perspectives pour inclure les groupes subalternes venant des écotones, tandis que Debdatta Chowdhury se penche sur la problématique liée aux « chars », lieux deltaïques marginalisés abritant des habitations précaires. Par le biais de la littérature « Char Chapori » (p. 167), qui se fait porte-parole des marginalisés de la société indienne, les « choruas », habitants de ces chars deltaïques, parviennent aujourd'hui à dénoncer « l'exclusion et la criminalisation » (p. 168) des leurs. Marianne Hillion démontre, quant à elle, comment le texte littéraire sert à redéfinir les contours de l'identité culturelle, alors que Laurence Gouaux-Rabasa examine le roman *Where Shall We Go This Summer ?* d'Anita Desai afin de nous plonger dans « le passage d'un territoire à l'autre » (p. 208). Très explicites dans ce dernier article, les références à l'hindouisme et au christianisme mettent en exergue la complexité et l'influence de l'héritage religieux de l'auteure. Il faut ici s'arrêter sur l'évocation de Sita, déesse hindoue, dont le portrait s'avère pour partie inexact : si l'article avance qu'elle périt sur le « bûcher funéraire de son mari » (p. 208), tel n'est pas le cas dans le *Ramayana* ; Sita se soumet certes au sacrifice du feu, mais c'est pour prouver sa chasteté à son mari et à la société, et non pour se soumettre à l'immolation volontaire.

La troisième partie comprend quatre articles qui abordent l'environnement de l'écotone sous plusieurs angles. Comme dans la deuxième section, les relations conflictuelles sont au centre du débat. Johan U. Jacobs analyse le roman *Islands* (2004) du Sud-Africain Dan Sleugh dans une perspective historique, alors que les historiens Pierre-Éric Fageol et Frédéric Garan nous plongent dans la période coloniale (de 1880 à 1960) à La Réunion et à Madagascar. Selon eux, la créolisation a provoqué dans ces deux îles l'émergence d'une population hybride, déchirée entre le rejet et l'intégration ; de ce fait, ces territoires sont aussi des zones de contact favorisant l'émergence de nouvelles identités. Les deux derniers articles de cette partie assurent le passage de l'océan Indien à la Polynésie et à la Caraïbe. Cécile Do Huu analyse l'importance de l'archéologie dans *Voyage à Rodrigues* (1986) de J.M.G. Le Clézio et *Hombo* (2002) de Chantal Spitz. Pour elle, les ruines, assimilables à des « lieux de mémoire » (p. 270), peuvent aussi être considérés comme des écotones. En effet, ces lieux deviennent des « zones de contact » langagières d'où émerge la présence du silence et de ce qui est « invisible » (p. 270). Quant à Laëtitia Saint-Loubert, elle privilégie l'angle sociologique : faisant usage des données recueillies auprès de maisons d'édition, d'auteurs et de traducteurs de l'océan Indien et de la Caraïbe, elle démontre comment il est possible, en s'appropriant la notion glissantienne de l'« "inter-dit" » (p. 279), d'établir des zones de contact entre l'océan Indien et la Caraïbe afin de transmettre et de préserver le

multilinguisme de ces deux régions qui partagent indéniablement le même héritage colonial. Cet article offre une transition subtile vers l'entretien mené par Markus Arnold avec Shenaz Patel. La journaliste et romancière mauricienne y réaffirme sa conviction que la littérature « parle beaucoup » (p. 294) de tout ce qui touche à l'écotone, véritable passerelle entre l'imaginaire et le réel. Son écriture, qui « réunit le poétique et le politique » (p. 297), replace l'humain au centre du débat, comme le démontre son prochain projet qui gravite « autour des femmes qui ont marronné » (p. 309).

En somme, cet ouvrage réunissant des articles critiques en anglais et en français se révèle pleinement à la hauteur de son objectif : propulser au premier plan les études indo-océaniques liées aux écotones comme zones de contact, lieux de divergences et de convergences.

Sushma DUSOWOTH

CHARLES (Jean-Claude), *Le Corps noir*. Montréal (Québec) : Mémoire d'encrier, coll. Essai, 2017, 175 p. – ISBN 978-2-987-12441-0.

Dans cet essai, Jean-Claude Charles, poète, romancier, essayiste et journaliste d'origine martiniquaise, brosse un large tableau de représentations désormais caduques, anachroniques, mais encore largement partagées, qui témoignent et en même temps produisent la domination et l'infériorisation du corps noir, soit, pour le dire autrement, des discours racistes anciens et contemporains. Dès l'entame de son propos, il situe son point de vue entre l'Europe et l'Amérique, précisément entre les États-Unis et la France, où la question du racisme serait liée « à la non-reconnaissance et au non-respect » de la différence, mais aussi et surtout aux différents discours et traitements réservés aux Noirs depuis l'esclavage. Étudiant certains stéréotypes et fantasmes entretenus à propos des corps noirs, et parfois répandus par les Noirs eux-mêmes, notamment dans les pratiques d'assimilation, l'ouvrage s'articule autour de deux idées majeures : celle du corps noir comme invention de l'autre et celle du corps noir comme objet d'échange. Le point de départ est l'analyse des idées reçues qui ont été longtemps reproduites dans les discours sympathiques à l'égard du Noir, développés par des penseurs progressistes, des gouvernants, des hommes de culture et bien d'autres. Parmi les penseurs, on trouve par exemple Montaigne et Rousseau, vus ici comme les précurseurs d'un « humanisme sur fond de leurre » (p. 16), suivis par d'autres auteurs tels que Sartre, qui déclarait que « parce qu'elle a eu l'horrible privilège de toucher le fond du malheur, la race noire est une race élue » (*Orphée Noir*, 1948), ou encore André Breton, qui parlait de « l'âme persévérante de la race » (*Xénophiles*, 1946) pour souligner la capacité du nègre à supporter les drames et les humiliations de toutes sortes. Jean-Claude Charles fait également référence aux thèses de la fin du XIXe siècle (Gobineau), qui réduisaient le Noir à sa morphologie et ne percevaient en lui qu'un outil de travail, un guignol